

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse



alto

dossier de presse
press kit

Éditions Alto

280, rue Saint-Joseph Est

Bureau 1

Québec (Québec) G1K 3A9

(418) 522-1209

www.editionsalto.com



Le christ obèse

Larry Tremblay

LAURÉAT

Prix littéraire du Salon du livre du Saguenay

FINALISTE

Prix littéraire des collégiens

Prix des lecteurs émergents de l'Abitibi-Témiscamingue

PREMIÈRE SÉLECTION

Prix des libraires du Québec

DROITS VENDUS — RIGHTS SOLD

Canada (Talonbooks)

Sommaire

Quelques échos	3
<i>La Presse</i> , mars 2012	5
<i>Le Devoir</i> , mars 2012	7
<i>Le Libraire</i> , avril 2012	11
<i>Nuit Blanche</i> , avril 2012	13
<i>Le Soleil</i> , avril 2012	14
<i>Échos Vedettes</i> , mars 2012	16

Quelques échos

« Un huis clos aux accents « hitchcockiens », voilà ce que propose Larry Tremblay dans son nouveau roman. *Le christ obèse*, dans lequel un homme solitaire s'improvise le sauveur d'une victime qui n'en est pas une. Troublant. [...] Larry Tremblay maintient le suspense jusqu'à la fin. »

La Presse

« Tout dégénère, comme dans un bon vieux thriller. [...] L'écriture est nerveuse. Et néanmoins appliquée. Mystère, montée dramatique, spirale de la violence : tout est là. On baigne dans un climat trouble qui va de Charybde en Scylla. Et qui finit par nous habiter complètement. »

Le Devoir

« D'une densité rare, ce roman confirme que, peu importe le genre qu'il pratique, Larry Tremblay excelle toujours à fouiller le tréfonds de la psyché humaine avec une implacable acuité. »

Le libraire

« Ce livre cinématographique à la mécanique implacable est digne d'un suspense hitchcockien. »

Le Soleil

« 3 étoiles : une pour l'univers hitchcockien, une pour la mise en scène des personnages et une pour avoir modernisé le suspens. »

Lucie-Claire Boutilier, *CodeCulture.tv*

« Ce court roman, véritable thriller, tient le lecteur en haleine jusqu'à la dernière page. [...] Brillamment écrit, son livre au rythme enlevé offre une expérience aussi intelligente que divertissante. »

Etremag.com

« Habilement mené comme une intrigue psychologique fascinante. C'est intelligemment douloureux. »

Claudia Larochelle, 98,5 FM

« Un roman qui accroche le lecteur. [...] Écrit avec une ingéniosité particulière, on a l'impression que cette aventure a été pondue d'un seul souffle, bien que l'on constate que chaque mot est choisi, pesé. »

La Bouquineuse boulimique

« C'est un roman au style kafkaïen qui tient le lecteur en haleine. »

Info-culture.biz

« Larry Tremblay nous montre son talent de romancier avec ce roman intelligent, intemporel, qui dérange. »

Épilogue

« Aussi bien le dire tout de suite, Larry Tremblay se présente ici comme le Poe québécois et ce, de plusieurs façons : la maîtrise du suspense, le récit policier, la présence du doute quant au fantastique, présence de l'insolite, récit à la première personne, identification à sa victime, l'idée de la vie après la mort et j'en passe. »

CafeBlogue.com

« Larry Tremblay vient de concocter le plus beau thriller psycho-religieux qui soit. »

Libris québécois

« J'en suis encore étourdi. Extrêmement dur et perturbant. Un véritable électrochoc. Un roman particulièrement questionnant. »

Le Progrès-Dimanche

LA PRESSE MONTRÉAL VENDREDI 23 MARS 2012

ART

LARRY TREMBLAY / *Le Christ obèse*

Que reste-t-il du Notre Père

Un huis clos aux accents «hitchcockiens», voilà ce que propose Larry Tremblay dans son nouveau roman, *Le Christ obèse*, dans lequel un homme solitaire s'improvise le sauveur d'une victime qui n'en est pas une. Troublant.

CHANTAL GUY

Pourquoi la souffrance du Christ serait-elle meilleure qu'une autre? C'est la question à l'origine du roman de Larry Tremblay, qui confesse le besoin d'avoir «plusieurs projets littéraires sur le feu» pour stimuler son imaginaire. «J'ai essayé d'installer dans ce roman une différence entre la douleur et la souffrance, comme si la souffrance avait une valeur morale, alors que la douleur est plus installée dans le corps, qu'elle est plus physiologique, et que s'il n'y a pas de projet moral, la douleur reste douleur.»

Larry Tremblay, l'un de nos plus célèbres dramaturges, qui a marqué le théâtre avec des pièces comme *The Dragonfly of Chicoutimi*, *Le ventriloque* ou *Abraham Lincoln va au théâtre*, dit aimer le «contrepoint», et travailler en même temps à l'écriture romanesque, l'essai ou la poésie. «Je suis plus considéré comme un dramaturge, c'est vrai, mais je me vois comme un écrivain, et un écrivain, ça écrit!»

Il nous parle au téléphone avec 11 heures de décalage puisqu'il est encore une fois en Inde, sorte de patrie spirituelle pour lui, là où il continue d'approfondir le kathakali, forme très physique du théâtre



PHOTO ALAIN ROBERGE, LA PRESSE

Larry Tremblay, l'un de nos plus célèbres dramaturges, dit aimer le «contrepoint», et travailler en même temps à l'écriture romanesque, l'essai ou la poésie.

indien. Mais c'est le catholicisme qui domine la conversation, car on ne se libère pas aussi facilement de son enfance...

«Je suis né à Chicoutimi dans les années 50, j'ai donc vécu le catholicisme de façon intense dans ma famille. Évidemment, on l'a rejeté dans les années 60 et 70, mais il en reste toujours des vestiges, des réflexes. J'ai l'impression qu'avec ce roman, j'ai voulu revisiter cela de façon totalement personnelle, dans un système d'opposition entre le bien et le mal, la maigreur et l'obésité, le féminin et le masculin, l'homme et l'animal, la souffrance et la jouissance.»

Une vision particulièrement tordue de ces dualités est à l'œuvre dans *Le Christ obèse*. Edgar, le personnage principal, vieux garçon complètement

renfermé sur lui-même, n'a pas connu son père et a été, au propre comme au figuré, étouffé par sa mère... Lorsqu'il décide de venir en aide à une jeune femme agressée dans un cimetière, en la ramenant chez lui pour la soigner, son dévouement prend une tournure perverse, dans une relation aussi fusionnelle que confusionnelle. Le sauveur devient pratiquement bourreau, jusqu'à ce que l'on découvre que la victime n'en est pas vraiment une — Larry Tremblay maintient le suspense jusqu'à la fin.

Tout cela ne serait-il pas une illustration des dommages collatéraux du catholicisme, en quelque sorte? C'est en tout cas une vision sombre de la part d'un écrivain ayant grandi à l'ombre des soutanes, et qui ne retourne probablement pas régulièrement

en Inde pour rien. «La première fois que j'y suis allé en 1975, ce qui m'a le plus frappé dans les temples — et je ne suis pas mystique du tout — c'était de voir qu'on pouvait avoir un rapport au religieux totalement à l'opposé de ce que j'avais vécu enfant. J'ai connu qu'il fallait souffrir, qu'il fallait être puni, qu'il fallait demander pardon. J'ai vu qu'on pouvait vivre la religion de façon festive. Et il y a en Inde tout un Panthéon de dieux à moitié nus, une sexualité inscrite dans la mythologie. C'est plus proche de la vie, alors que le christianisme est plus proche de la mort, pour moi. C'est un système complètement différent.»

L'héritage d'Edgar est lourd, voire miné, et rempli de manques. Excité par la douleur, hanté par sa mère, il transfère

ARTS 5

S LECTURES

re?

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse

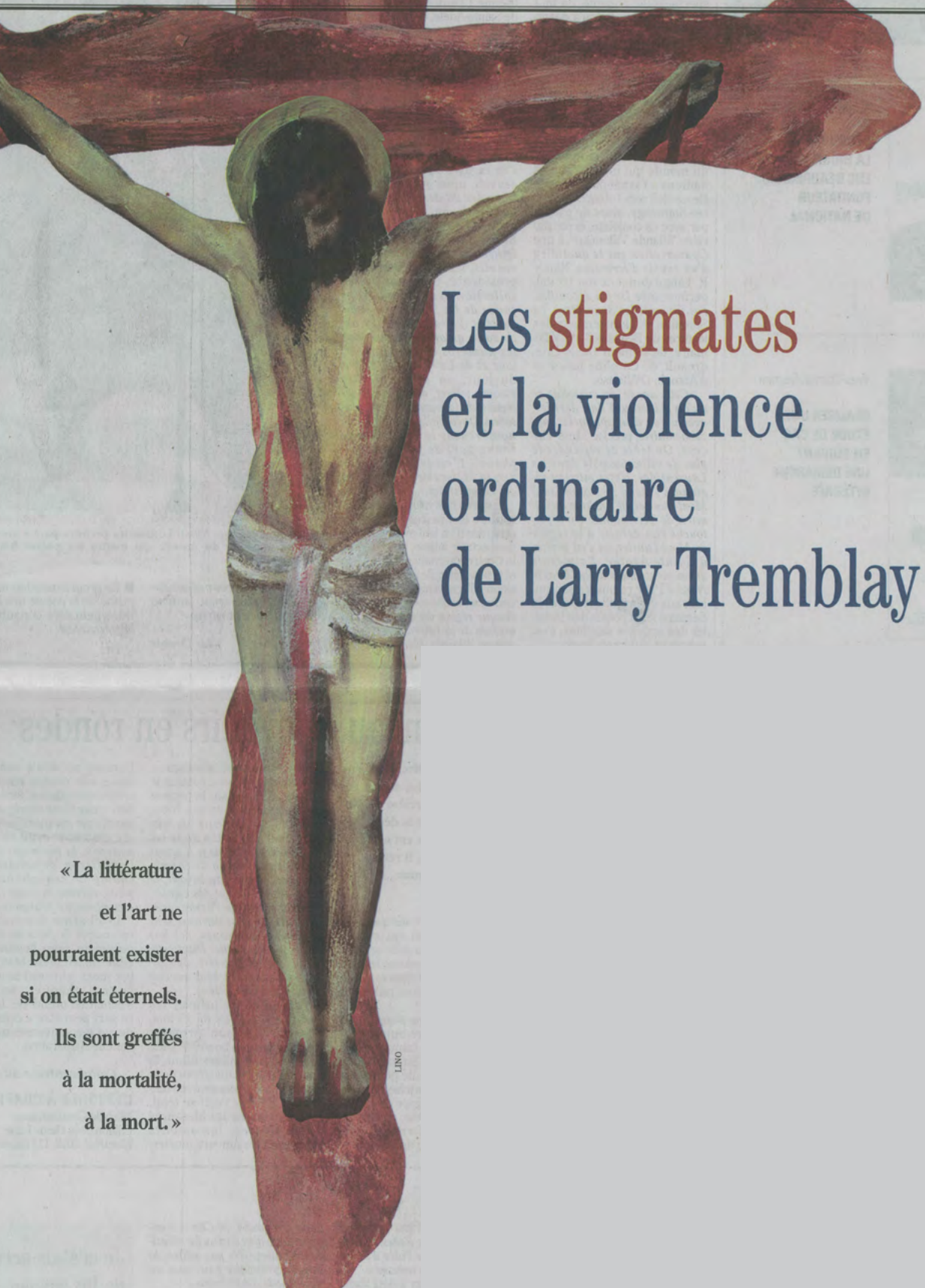


sur le corps abîmé qu'il a recueilli tous ses fantasmes de rédemption et d'amour infini. Le résultat sera sinistre... Le catholicisme est-il un terreau fertile pour les écrivains qui ont développé leur imaginaire dans ses filets?

« Bonne question! Moi, je pense que tout ce qu'on a vécu dans l'enfance, c'est notre trésor, c'est là-dedans qu'on va puiser pour imaginer des choses dans le même sens, mais plus souvent contre. Je dirais qu'en vieillissant, on va chercher encore plus loin dans notre enfance, on dirait que les extrêmes se touchent. J'ai 57 ans et j'ai l'impression que ce que j'ai vécu enfant devient encore plus fort, alors qu'à 20 ans, c'était moins important. C'est ce qui me fascine ces temps-ci. Dans le fond, je n'écris pas une histoire pour écrire une histoire, j'écris pour jeter des réflexions. Jusqu'où peut-on aimer? »

Le Christ obèse
Larry Tremblay
Alto, 160 pages

LIVRES



Les stigmates et la violence ordinaire de Larry Tremblay

« La littérature
et l'art ne
pourraient exister
si on était éternels.
Ils sont greffés
à la mortalité,
à la mort. »

Si le Christ avait été gros, s'il avait été joufflu et bien nourri, l'Église catholique aurait-elle connu la même prospérité? Question théologico-philosophique posée par Larry Tremblay en filigrane de son dernier livre. *Le Christ obèse*, un court roman métaphorique, est d'une violence à blesser les yeux. Entretien.

CATHERINE LALONDE

«**J'** ai 57 ans, indique tout de go Larry Tremblay. En vieillissant, je m'aperçois que je vais puiser de plus en plus dans mon enfance. Le catholicisme, je l'ai vécu là. J'en suis sorti très tôt, mais j'ai vraiment voulu remettre en question la culpabilité, la sexualité opprimée, le rapport à Dieu. Une réflexion m'a guidé, comme un fil rouge: cette idée de la souffrance du Christ. Petit, je ne comprenais pas pourquoi sa souffrance valait plus que la mienne. Le Massacre des Innocents, pour moi, était incompréhensible, unimaginable, le fait que la naissance du Christ valait la mort de tant d'autres enfants. La réponse biologique "parce qu'il est le fils de Dieu" ne m'a jamais satisfait, car si on suit cette logique, on est tous des enfants de Dieu...»

Autofiction homéopathique

Ce souvenir, cette question sur la plus-value de la douleur christique, l'auteur, qui fuit pourtant l'autofiction, l'a légué au personnage de son dernier roman. «J'ai pris le linge sale de mon enfance et je l'ai tordu. Quand on fait une œuvre, on nettoie des choses. On peut utiliser des souvenirs. On en prend une petite goutte, une petite goutte rouge qu'on met dans du blanc. Et ça suffit.»

Sa Cantate de guerre, sur la cruauté



MARIE-HÉLÈNE TREMBLAY LE DEVOIR

Le dramaturge et romancier Larry Tremblay

rée du livre de la journaliste russe assassinée Anna Politkovskaïa, a secoué les planches du Théâtre d'Aujourd'hui l'automne dernier. *The Dragonfly of Chicoutimi*, créée en 1995, demeure encore sa pièce la plus jouée. Larry Tremblay est habitué aux profondeurs dramaturgiques, aux plongées dans la violence. Pourquoi aller si creux, si loin? «Parce que le réel est pire encore. On est trop douillet, trop gentils. On a tendance à avoir peur des choses crues, qui montrent des personnages tourmentés et violents, alors que notre société est aussi violente. Dans la vie, il y a des gens négatifs, rébarbatifs, anguleux, troublants. Le choc que j'ai eu, jeune, en lisant Dostoïevski! Ces personnages, que je n'aurais jamais supportés comme colocataires, m'ont ouvert à bien des choses. Si la littérature est bien faite, elle ne sera pas digérée comme du sucre. Et la violence, alors, ne va pas désensibiliser le lecteur, mais le re-sensibiliser.»

Celui qui nomme Sartre, Céline, Bernhard parmi ses auteurs fondamentaux, celui qui admire les phrases de Marie-Claire Blais, ne se sent pris

mangeur de bicyclette (*Leméac*), un roman d'amour, et je travaille maintenant sur un film d'animation avec un chien... Je ne suis pas obsédé par la violence, mais ce sont les œuvres perverses, tourmentées et torturées qui remettent en question les structures. Dans un roman manichéen, tout le monde est confortable. La littérature et l'art ne pourraient exister si on était éternels. Ils sont greffés à la mortalité, à la mort.»

Le Christ obèse nous traîne dans le monologue intérieur du personnage principal et narrateur, Edgar, que Tremblay fait parler sans cesse. Comme un personnage de son théâtre? «En fait, on est tous des personnages. Comme acteur, j'aime ce métier qui me permet de cesser d'être moi-même. L'ego fonctionne comme un objet qui ne nous appartient pas en propre, qui appartient aussi à tous ceux qui nous connaissent. On a donc un ego public et un ego intime, qu'on peut construire et déconstruire. Il arrive qu'on soit figés, qu'on s'observe, arrêtés sur une image de nous-mêmes, sans être capables de changer. C'est souvent le problème de

STIGMATES

SUITE DE LA PAGE F 1

mes personnages. J'écris pour mettre en question cette incapacité à se changer.»

L'auteur a lui-même mué à quelques reprises. «Jeune, j'étais un intellectuel fini. Je n'étais qu'une tête. C'est pas très sain. Quand je suis arrivé en Inde, je me suis trouvé un corps.» Tremblay y est devenu adepte du kathakali, ce théâtre dansé aux origines martiales et sacrées, aux partitions fixes. «Ces danses sont tellement éloignées de ma culture que ça me permet de réfléchir, finalement, en installant une distance dans mon propre corps. Cette distance me permet d'analyser la société, mes proches, moi-même, les politiciens, le langage... enfin, tout.» L'auteur revenait d'ailleurs tout juste, au moment de s'entretenir avec *Le Devoir*, d'un voyage, pour rafraîchir les chorégraphies dans sa mémoire. «Je suis devenu un corps. Bref, l'écrivain est devenu acteur, l'acteur s'est mis à signer des pièces de théâtre et le profil d'auteur dramatique est finalement devenu

important, parce que les pièces ont continué à être jouées, mais je n'ai jamais perdu l'idée d'écrire de la poésie ou des romans.»

Larry Tremblay a déjà signé plus d'une vingtaine de livres. Il est des rares écrivains québécois à avoir publié dans la collection «Blanche» de Gallimard, avec son *Piercing* de 2006. Comme il enseigne l'écriture, il sait nommer ses stratégies créatives. «J'ai toujours plusieurs petits plats sur le feu, à différentes étapes d'écriture. Je dois passer par différentes phases: les idées, l'incubation, l'élimination, où ça sort et où je laisse sortir tant que ça veut, et la dernière étape, où je dois travailler vraiment. Je passe d'un projet à l'autre.»

Il entend ses personnages, le rythme est pour lui d'une grande importance, et il lit à haute voix les passages qui lui semblent moins fluides pour trouver, au souffle, un chemin. «J'écris souvent à l'oreille. Il faut que ça soit musical, que ça sonne. Chaque personnage a sa musique, différente. C'est essentiel.» Comme dans *La hache*, comme

dans *Dragonfly*, ce Christ comprend un personnage silencieux, muet. «Ne pas utiliser la langue provoque pour moi un autre mode d'expression.»

Les chapitres du *Christ obèse* ont des titres. Autant d'images illustrant le récit, comme une petite scénographie. La Bible. Le crucifix. La photo. La perruque. L'ambulance. La tache. Larry Tremblay se défend de jouer du symbolisme. «C'est vraiment la métaphore que je travaille, je suis un écrivain métaphorique. Sauf cette figure du Christ obèse, ce titre paradoxal. Le catholicisme n'aurait jamais vécu si le Christ avait été gros, je pense. Il y a d'une certaine façon trop de jouissance dans l'obésité.»

Le Devoir

LE CHRIST OBÈSE

Larry Tremblay

Alto

Québec, 2012, 168 pages

■ Lire la critique de Daniëlle Laurin en page F 3

Je m'étais occupé de lui comme d'habitude

«Depuis mon retour, au lieu de le frapper jusqu'à ce qu'il crève, je m'étais occupé de lui comme d'habitude, sans le haïr, sans en avoir honte, sans cesser de l'aimer. Je lui donnais à manger tout ce qu'il voulait et autant qu'il voulait. J'avais coupé ses cheveux et sa barbe, rasé son crâne. Je me surprénais à reconnaître dans ce Christ de viande, dans ce visage bouffi et mis à nu, le mal que j'avais introduit dans la maison, nourri et protégé, le mal que j'avais pris pour de la souffrance.»

Larry Tremblay,
Le Christ obèse, p. 156

Délivrez-nous du mal

Décidément, on n'en a pas encore fini avec Dieu. Jean-François Beauchemin a beau l'avoir tué après avoir réglé ses comptes avec Lui dans son plus récent roman, voici qu'il réapparaît dans une fiction de Larry Tremblay, *Le Christ obèse*.

Mais l'être suprême s'avère, encore là, bien inutile. Il se montre tout aussi impuissant. En particulier dans le cas d'un certain Edgar, trentenaire asocial qui se voit lui-même comme un sauveur.

La figure toute-puissante dans la vie de cet Edgar, c'était sa mère. Pas de père en chair et en os à l'horizon. Il est mort le jour même de la naissance de son fils unique, dans un accident de circulation, alors qu'il se rendait à l'hôpital. C'est tout ce qu'Edgar sait de lui jusqu'à maintenant, c'est tout ce que sa mère lui a dit à son propos.

Sa mère dévote l'a élevé seule, dans ses jupes. À coups de prières, de *Notre-Père*. Et de récits bibliques, tel le martyre des saints Innocents, qui provoquait chez lui des cauchemars récurrents.

Encore aujourd'hui, des cauchemars le hantent dans son sommeil. Du genre: il est visé par une flèche qui menace de le tuer. Lui-même, d'ailleurs, a déjà tenté de se suicider et pratique l'automutilation à coups de couteau.

Pour ce qui est du sexe, c'est le calme plat. Edgar s'en méfie comme de la peste. Résultat, il est encore vierge. Il n'est même pas certain de savoir ce que signifie être amoureux. De ça aussi, il se

forces. Cette pauvre fille avait subi les pires outrages.»

Impulsivement, il a voulu la sauver. Il l'a emmenée avec lui. Mais il l'a jetée dans le coffre de sa voiture. Pourquoi? La pauvre fille a même fini par y passer la nuit. Bizarre. On commence à se demander ce qui trottait dans la tête d'Edgar au moment où il l'a prise sous son aile.

On ira de bizarrerie en bizarrerie dans son récit. Son comportement nous apparaîtra de plus en plus détraqué. Et, ce qui n'est pas pour aider, lui-même nous dévoilera par

bribes toutes sortes d'éléments sur lui, sur son passé, ces éléments plutôt inquiétants dont j'ai parlé plus haut, et plus encore, j'en passe et des meilleurs.

Dans un même temps, l'action comme telle continuera d'évoluer dans son récit. Edgar le sau-

veur nous racontera comment il est parvenu à se dépatouiller avec la jeune fille blessée. Et comment, peu à peu, il en est venu à découvrir des choses surprenantes sur cette inconnue, sur son identité, sur son passé.

Quant à leur relation à tous les deux, on la verra évoluer de façon tout à fait inattendue. On ira de surprise en surprise. Mais je n'ai encore rien dit, rassurez-vous. C'est encore plus glauque, tordu, violent que vous ne pouvez l'imaginer.

L'intérêt du roman tient aux trois trames qui s'entrecroisent constamment dans le récit. La trame de l'histoire intime d'Edgar. Celle de l'identité insoupçonnée de la jeune fille du cimetière. Et celle de la relation entre

méfie, nécessairement.

Sa mère a beau être morte et enterrée depuis quelques mois, elle est encore omniprésente dans sa vie. Tous les effets qui lui ont appartenu, ses crèmes, ses babioles, sont demeurés en place. Son crucifix continue d'orner le mur de la chambre où elle est morte. Normal: la maison dont a hérité Edgar reste à ses yeux sa maison à elle.

Sa mère est là partout, même, voire surtout, dans ses pensées. Il ne peut s'empêcher de voir le monde par ses yeux à elle, ne peut s'empêcher de se voir lui-même, pauvre type qui n'a jamais rien fait qui vaille dans sa vie, par ses yeux à elle. On ne se défait pas comme ça d'une relation fusionnelle de 37 ans avec sa maman, n'est-ce pas?

Bref, vous l'aurez compris, Edgar est un cas. Il a tout de l'être atypique, paumé, tordu, qui aurait avantage à consulter un psy. Et puis, allez savoir quel feu couve en lui, de quoi il est capable... De la graine de psychopathe germerait-elle en lui?

Mais je vais trop vite. Quand le roman commence, on n'a bien sûr aucune idée de la personne à qui on a affaire. Toutes les facettes de son passé, de son histoire, de sa personnalité, Edgar ne nous les révèle qu'en cours de route, au compte-gouttes.

Au début, nous sommes dans un cimetière. Edgar s'est endormi sur la tombe de sa mère. Il fait un rêve: Un mauvais rêve. «La flèche allait me transpercer le cou.» C'est la première phrase du roman.

Tout se déroule au passé. Tout nous est raconté par lui, Edgar. Il nous décrit tout. Nous dit comment, ce soir-là, au sortir de son cauchemar, il a assisté à une scène d'agression au cimetière.

Quatre hommes, vêtus d'uniformes, associés dans son esprit aux quatre cavaliers de l'Apocalypse, riaient, criaient, en frappant avec leurs pieds quelque chose. Un corps. Une fois terminé leur sale boulot, ils ont décampé.

C'est là qu'Edgar est entré en jeu. Il a recueilli le corps ensanglanté. Une jeune fille. Elle était inconsciente. «En la soulevant, je remarquai une longue branche qui sortait de dessous de sa robe. Je tirai dessus, la lançai vers le ciel de toutes mes

les deux, pleine de non-dits, pleine de rebondissements. Pleine de conséquences.

Nous sommes constamment aux aguets. D'abord, on se demande ce qu'Edgar va faire de celle qu'il a sauvée, mais aussi qui est cette personne au juste, qui l'a agressée et pourquoi. Ensuite, tout dégénère, comme dans un bon vieux thriller. Et on se demande jusqu'où le mal va triompher.

D'où l'idée de Dieu. Ce Dieu qu'a appris à prier Edgar enfant contre son gré. Et qui ne lui aura été d'aucun secours finalement. Qui ne saurait empêcher le pire d'arriver, le monstre de se révéler et de frapper, de frapper encore et encore.

Le texte est parsemé de symboles religieux, dont le sens, le rôle, à moins d'être féru de la chose, ne paraissent pas toujours évidents à première vue. Comme si se jouait là, à notre insu, une autre histoire, une autre scène.

C'est un texte chargé, oui. Qui demeure opaque par certains côtés. Mais on ne pourra pas reprocher à Larry Tremblay de manquer d'originalité. De souffler, de style.

L'écriture est nerveuse. Et néanmoins appliquée. Mystère, montée dramatique, spirale de la violence: tout est là. On baigne dans un climat trouble qui va de Charybde en Scylla. Et qui finit par nous habiter complètement.



DANIELLE LAURIN



LE CHRIST OBÈSE

Larry Tremblay
Alto
Québec, 2012, 168 pages

LA CHRONIQUE DE **STANLEY PÉAN**

Écrivain, animateur d'émissions de jazz à Espace musique, rédacteur en chef de la revue *le libraire*, **Stanley Péan** a publié une vingtaine de livres destinés au lectorat adulte et jeunesse.

ICI COMME AILLEURS

Des contes et des mythes anciens nous ont instruits du risque que comporte la poursuite de certains rêves, de certaines vérités qui souvent nous dépassent. Tels des papillons virevoltant trop près de la flamme, il arrive que nous risquions la chute. Et pourtant, beau paradoxe, c'est dans cette quête d'absolu que nous nous révélons à nous-mêmes. Voilà en somme les méditations qui me sont venues à la lecture des récents romans de Sergio Kokis et Larry Tremblay.

Icare et la terre promise

Il y a une quinzaine d'années, au Musée de la civilisation, j'assistais à une conférence de Sergio Kokis sur la peinture et le langage. Avec un certain flair théâtral, l'auteur de *L'art du maquillage* avait choisi de mettre de côté le texte qu'il avait préparé pour plutôt s'adresser directement à la foule assemblée pour l'entendre. Sur le ton de la confidence, il nous avait livré une anecdote emblématique au sujet d'une de ses toiles (la représentation d'un artiste sous les traits d'une sorte d'Icare perdant ses ailes sous les feux du soleil) et avait établi les liens entre cette œuvre et ses souvenirs d'un bananier que devait couper annuellement son père à la machette.

En recevant mon exemplaire d'*Amerika*, le plus récent ouvrage de cet écrivain quasi aussi régulier dans sa production qu'un horloger suisse, j'ai repensé à cette soirée inoubliable, à ces propos empreints d'émotion, d'ironie et d'érudition. D'abord parce qu'il y a sur la couverture de ce Kokis nouveau l'image de cet artiste déplumé (conséquence des politiques du gouvernement Harper?) dont le vol semble condamné à s'interrompre sous l'appel de la gravité. Ensuite parce que le roman retrace l'épopée d'un pasteur letton, Waldemar Salis, qui entraîne ses ouailles vers cet Eldorado que représente le Brésil au début du XX^e siècle... au risque de se brûler les ailes, justement.

Kokis l'a longtemps portée en lui, cette histoire vaguement inspirée de son propre grand-père dont il sait si peu de choses. Cela se sent à la lecture d'*Amerika*, un roman nourri par le fantasme autant que par la mémoire. Faisant fi de la fièvre jaune endémique au Brésil, Waldemar Salis et ses fidèles sont venus recréer leur communauté sous le soleil exactement, en plein cœur de la jungle... en attendant la chute ultime que promet l'Apocalypse! Au grand dam du visionnaire, les paysans qui l'ont suivi préféreront vite joindre les rangs du prolétariat urbain de Rio et de São Paulo plutôt que de défricher la forêt pour fonder Nova Europa. Même son beau-frère et partenaire d'échecs choisira d'abandonner l'utopie au profit d'un groupe anarchiste. Le berger avait promis à ses protégés la liberté, mais il n'avait apparemment pas soupçonné « que lorsqu'ils ont cette liberté, ils en font ce qu'ils veulent. »

Brillamment mené et porté par la savoureuse gouaille et l'inimitable souffle romanesque de Sergio Kokis, *Amerika* approfondit nos réflexions sur l'immigration, le déracinement, sur le caractère tragique des prophètes déçus et sur la violence du choc entre les rêves et la difficulté de les concrétiser.

Au-delà des apparences

Dans les trois récits poignants réunis sous le titre de *Piercing* (Gallimard, 2006), l'écrivain Larry Tremblay nous faisait affronter l'envers du décor, la part maudite de nos sociétés, la face cachée de vies emportées à la dérive, tout ce qui peut nous subtiliser nos âmes et nos rêves. De retour à l'écriture romanesque avec *Le Christ obèse*, le dramaturge de *Dragonfly of Chicoutimi* et de *Leçon d'anatomie* creuse ce même sillon en filigrane d'un roman noir à souhait où il est notamment question de l'origine du Mal.

Pla
nc
d'I
ca
m
au
re
d'e

Po
Je
m'
pc
S'e
(P.
So
ce
les
pli

Et
ap
so
co
ch
Ed
qu
ga
bc

Da
pi
di
au
qu
hu

Prophètes déchus et messies tragiques

Placé sous le parrainage de Cioran (« l'envie de prier n'a rien à voir avec la foi », lisons-nous en exergue), *Le Christ obèse* met en scène un trentenaire un brin timoré du nom d'Edgar Trudel, qui a vécu toute sa vie sous la domination d'une mère un brin castratrice, morte depuis peu, qui lui lisait des passages de la *Bible* au moment de le mettre au lit. Une nuit, après avoir assisté impuissant à l'agression d'une jeune femme au regard de jade dans un cimetière, il cède à la tentation du bon samaritain et recueille chez lui cette victime dont il ignore à peu près tout, mais dont il a l'ambition d'être le sauveur, le Messie.

Pourtant, les doutes ne tardent pas à l'assaillir : « L'idée d'appeler à l'aide me tenaillait. Je ne voyais pas comment je pourrais m'en sortir seul. Cette vie inconnue qui m'attendait là-haut sur le plancher de la salle de bains, ces yeux verts, comment pourrais-je m'occuper d'eux? J'avais déjà de la difficulté à m'occuper de moi-même. » S'ensuit une sorte de huis clos qui n'est pas sans évoquer vaguement Robert Bloch (*Psychose*) et John Fowles (*L'obsédé*) ou, plus près de nous, Stephen King (*Misery*) et Sofi Oksanen (*Purge*). Mais ne nous laissons pas leurrer par ces rapprochements : cette manière d'assujettir le suspense et le mystère à une vertigineuse plongée dans les recoins obscurs des deux personnages engagés dans une relation fusionnelle des plus insolites, c'est du pur Larry Tremblay!

Et puis, nous le découvrirons assez vite : comme dans les meilleurs thrillers, les apparences sont souvent trompeuses. Aussi, ni le Messie improvisé ni son hôte ne sont tout à fait ce que nous croyions. Et, même six pieds sous terre, Anne-Marie Trudel continue de hanter son fils troublé, ne serait-ce que par ces cahiers où elle tenait la chronique de leur existence tourmentée. « Que savons-nous des morts », demande Edgard sur le mode rhétorique, avant de se persuader en lisant le journal de la défunte que « j'étais né d'une offense que ma mère avait subie, d'une blessure qu'elle avait gardée au chaud dans son ventre », que « ma naissance l'avait délivrée de son bourreau » et qu'il « avait été son sauveur ».

Dans une entrevue accordée au *Soleil* l'automne dernier, l'auteur affirmait que ses pièces de théâtre sont « une réflexion en action ». Nous pourrions assurément en dire autant de ses œuvres romanesques, à la lueur de ce *Christ obèse* qui fascine tout autant qu'il dérange. D'une densité rare, ce roman confirme que, peu importe le genre qu'il pratique, Larry Tremblay excelle toujours à fouiller le tréfonds de la psyché humaine avec une implacable acuité.



AMERIKA
Sergio Kokis
L'évesque éditeur
270 p. | 27\$



LE CHRIST OBÈSE
Larry Tremblay
Alto
160 p. | 20,95\$



La lecture de ce passage m'avait rappelé ma frayeur d'enfant provoquée par le récit du massacre des saints Innocents. Je donnais raison à mon grand-père : la souffrance du Christ n'était pas plus importante que la mienne. Personne ne devait souffrir et mourir pour Lui, surtout pas les enfants. Je n'avais pas besoin du Christ, j'avais mes Notre-Père.

p. 64

Ma naissance avait été un deuil. Comme ma mère avait dû me détester quand elle me donnait le sein ! Comme elle avait dû détester mes anniversaires, qui lui rappelaient plus le jour où elle était devenue veuve que celui où elle était devenue mère !

p. 102

Ma mère avait voulu me tuer, elle aurait dû aller au bout de son geste. Madame Lévis avait porté dans son ventre un fœtus fatal, elle aurait dû le jeter dans les toilettes. Notre naissance ne valait pas la mort d'un chien.

p. 158

Le Christ obèse de Larry Tremblay

Dans un cimetière, une jeune femme est agressée en pleine nuit et laissée pour morte par quatre voyous. Un bon Samaritain intervient et la transporte chez lui pour lui prodiguer les soins nécessaires. Mais le sauveur auto-proclamé ira de surprise en surprise dans ce récit ciselé où la chaîne de causalité fouettera toutes ses certitudes. Plein d'empathie, l'inquiétant personnage d'Edgar perdra rapidement tous ses repères – identitaires, entre autres – à mesure qu'il absorbera les souffrances de la victime qu'il a recueillie, à la manière d'une fusionnelle Eucharistie sacrilège.

Larry Tremblay, bien connu pour son théâtre, dégoupille une grenade qui a tôt fait de nous exploser en pleine gueule, dès la première page lue. Grand bien nous fasse ! *Le Christ obèse* est de ces œuvres hypnotiques dont on se réveille complètement groggy. Comme ébranlé par un coup de poing que l'on n'aurait jamais vu venir. Celui à qui l'on doit des pièces déroutantes comme *The Dragonfly of Chicoutimi* ou *Le ventriloque* nous entraîne dans une plongée aux confins d'une spirale psychologique démente, celle d'Edgar, un type asocial au prénom bien peu innocent. Rythmé, précipitant le lecteur à la limite de l'essoufflement, le récit dense et intense va à l'essentiel et hurle l'urgence d'agir. La phrase y est donc concise, épurée ; le style, âpre et dur. *Le Christ obèse* ne s'apprécie pas avec retenue. Il se lit avec toute la fougue qu'on a mise à l'écrire.



Larry Tremblay

Photo : Gérard Proulx

Si lire *Le Christ obèse*, c'est forcément se mettre comme lecteur en position de vertige claustrophobe, c'est aussi s'abandonner au plaisir intertextuel où se distinguent notamment les lueurs glauques de Poe. Mais pour en prendre toute la mesure, il faut s'imaginer Lautréamont en visionnaire de l'horreur, en train de rêver aux abominations de John Wayne Gacy : dans son cauchemar, il eût pu voir marcher dans un cimetière isolé, main dans la main, Edgar le sociopathe et une certaine petite fille borgne aimant trop les allumettes... Tremblay met en place les éléments propices à l'édification progressive d'un univers hitchcockien, tant la mission, noble au départ, dégénère au point de voir le récit prendre rapidement des allures de suspense tout à fait convaincant, malgré son côté outrageusement baroque. Larry Tremblay excelle dans l'échafaudage d'un engrenage logique, préambule à l'exposition d'une implacable mécanique meurtrière. À lire de toute urgence !

Simon Roy

Larry Tremblay, *Le Christ obèse*, Alto, Québec, 2012, 160 p. ; 20,95 \$.

Larry Tremblay - *Le Christ obèse*: au nom de la mère



En plus d'être un dramaturge célèbre, Larry Tremblay est aussi un romancier doué. Il vient de publier un livre cinématographique à la mécanique implacable et digne d'un suspense hitchcockien, *Le Christ obèse*.
Photo La Presse Alain Roberge



Éric Moreault
Le Soleil

Suivre

(Québec) Dommage que Larry Tremblay soit un dramaturge célèbre (*The Dragofly of Chicoutimi*, *Abraham Lincoln va au théâtre...*), traduit en plus de 12 langues. Parce qu'il s'avère aussi un romancier doué, comme en témoigne *Le Christ obèse*. Ce court roman noir, dense mais prenant, au rythme haletant, déstabilise le lecteur en examinant notre rapport avec le bien et le mal, la douleur, la souffrance, la religion chrétienne et, surtout, la culpabilité. Ce livre cinématographique à la mécanique implacable est digne d'un suspense hitchcockien.

Imaginez : Edgar, un asocial de 37 ans, vit dans l'ombre de sa mère infirmière. Neuf mois plus tard, il recueille chez lui une jeune femme violemment agressée dans un cimetière et laissée à demi morte. Sa victime cache un passé trouble. Il se substitue à sa mère et leur étrange relation fusionnelle les entraîne vers une destination insoupçonnée...

Il faisait anormalement beau ce matin de mars. Larry Tremblay était en ville, après un séjour de deux mois en Inde, pour les répétitions de *L'enfant-matière*, sa nouvelle pièce, qui sera créée à Québec (du 10 au 28 avril, à la Caserne Dalhousie). Posé, réservé, mais très éloquent, le metteur en scène, acteur et professeur natif de Chicoutimi a bien voulu démonter les rouages de ce livre au ton ironique où rien n'est laissé au hasard et où chaque détail révèle de puissants symboles.

Q. Pourquoi un roman, cette fois?

R. Ce n'est jamais vraiment planifié d'avance. C'est le texte qui décide. J'ai un profil d'auteur dramatique plus marquant, vu le succès de mes pièces depuis 25 ans. Mais quand j'ai décidé d'être écrivain, je l'étais, point final. Je ne voyais pas de différence. La parole, parfois, devient romanesque. Dans mon imaginaire, j'ai beaucoup de romans en gestation. Il y en a qui dorment, il y en a qui rêvent et il y en a d'autres qui sont très excités de sortir. Je ne sens pas l'urgence, mais cela se fait.

Q. Ce roman noir était arrivé à terme?

R. Je n'ai pas décidé de la couleur [rires]. Je ne suis pas peintre, ni coloriste. En écrivant, on n'a pas la distance de la tonalité. À mon âge [58 ans], l'enfance devient très importante et remonte à la surface: c'est un trésor dans lequel l'écrivain doit puiser. Comme j'ai vécu le catholicisme enfant et l'ai jeté aux oubliettes à l'adolescence, je le revisite ainsi que le rapport à la douleur, au corps, à la morale et au bien et au mal, sans verser dans le manichéisme. Je veux déstabiliser le lecteur, ne pas le conforter dans ses idées reçues, ses croyances, qu'il se questionne. Le fanal que je tenais pour mon histoire, c'était : «Pourquoi la souffrance du Christ?» Jeune, je n'arrivais pas à la croire, ni à la comprendre. Mais je suis un être de fiction. Je peux prendre une goutte de mon vécu et la plonger dans le lac de mon personnage, ce qui va teinter tout le lac. Mais ce n'est pas autobiographique. Le roman parle de lui-même. Je pense qu'il pense très actuel parce qu'on est questionné par la religion des autres, et leur ferveur. Que nous reste-t-il de notre ferveur chrétienne?

Q. *Le Christ obèse* est-il sous l'influence de l'oeuvre du réalisateur Alfred Hitchcock, plus précisément de *Psychose*, avec son rapport au double (Edgar et sa victime) et à la mère?

R. Pas de façon consciente, mais je suis fasciné par *Psychose*, une oeuvre riche. Il y a d'ailleurs tout un rapport à Hitchcock et à ce film dans ma pièce *Le problème avec moi* [2007]. C'était probablement là, en moi. J'aime laisser des choses ouvertes à l'interprétation. Ce que je voulais, c'est arriver à la fusion/confusion. Ils existent tous les deux, mais j'aime bien que le lecteur se pose des questions sur eux, sur qui manipule qui, jusqu'où peut-on aimer, sur le pardon...

Q. C'est un engrenage...

R. Voilà. C'est un engrenage dentelé qui bouge ensemble. C'est machiavélique. C'est long à faire comme roman. J'ai écrit le double, j'en ai oublié la moitié pour créer du rythme. J'ai fait un découpage et conservé l'essentiel, ce qui m'a pris un an.

Q. D'où les phrases très courtes et imagées («j'habite un quartier somnifère et suicidaire»)?

R. C'est voulu. C'est comme au théâtre : il faut que ça marche dès que ça commence, pas 15 minutes après. Je voulais que ça avance, sans linéarité. D'où les parties avec la mère, qui retournent dans le passé, mais c'est comme un élastique, il va vers l'arrière pour mieux aller vers le futur. J'ai beaucoup expérimenté pour éviter les *flash-backs* systématiques, c'est devenu du montage. J'ai eu un rapport de metteur en scène avec mon propre texte. La grande difficulté, c'est de ne pas donner trop d'indices, se réserver des surprises pour déjouer le lecteur et le faire jouer, qu'il tourne les pages sans cesse pour en savoir plus.

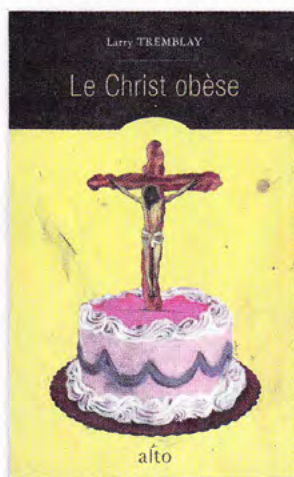
Q. Vous jouez d'ambiguïtés. Edgar a ses doutes sur ce qu'il nous raconte...

R. C'est le sentiment de culpabilité. Dans le catholicisme, tu dois être coupable, sinon ça ne marche pas! Il a refoulé le fait que sa mère a voulu s'en débarrasser [à deux ans]. Il ne s'en souvient pas, mais son corps s'en souvient. Inconsciemment, il se dit que si sa mère a voulu le tuer, il est méchant : «J'ai fait quelque chose de mal, je suis le mal.» Il découvre la victime, le Christ souffrant, et c'est là que tout commence. Il y a plusieurs systèmes d'opposition dans ce livre, j'ai travaillé fort. Mais je me suis amusé...

LIVRES CHEZ LE LIBRAIRE

Le Christ obèse

Larry Tremblay – Alto



Voici l'histoire d'Edgar, un homme dans la trentaine timide, asocial et qui a toujours vécu dans l'ombre de sa maman, morte depuis peu. Une nuit, alors qu'il est dans un cimetière, il voit une jeune femme se faire agresser sauvagement. Edgar prend alors la décision d'aider la victime et se jure qu'il sera celui qui la sauvera. Mais que connaît Edgar de cette fille? Une étrange relation se tisse entre les deux, pour le meilleur et pour le pire.

FRANCIS BOLDUC